Discours d'ouverture

Autor(en): **Daucourt**

Objekttyp: **Preface**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **22 (1917)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DISCOURS D'OUVERTURE

PRONONCÉ

par M. l'abbé DAUCOURT

A LA

55me Assemblée générale de la Société jurassienne d'Emulation

le 27 septembre 1917

Mesdames,

Messieurs,

Chers collègues,

Il y a neuf ans, la Société jurassienne d'Emulation tenait ses assises solennelles dans la grande salle de gymnastique au château de Delémont. C'est là, dans un local plus vaste, plus décoratif, que la section de Delémont avait l'honneur de recevoir les membres de notre Société et les délégations de Montbéliard et de Belfort. Tout respirait la joie, le contentement et on était heureux de voir tous ces sociétaires s'unir pour le bien de notre patrie, de ce Jura bien-aimé. Présidant déjà cette réunion, je souhaitais la bienvenue à ces chers voisins de Montbéliard et de Belfort. Fidèles à la science, aux arts, comme à l'amitié, ils étaient venus, comme en 1852, et à d'autres époques, resserrer les liens qui nous unissent par la communauté du langage, par les relations multiples qu'enfantent des pays de même race, de même culture. Mais hélas que d'événements passés depuis cette dernière assemblée!

Comme président de la section de Delémont, je suis chargé de vous souhaiter la bienvenue dans cette antique cité des princes-

évêques de Bâle. Nous sommes heureux de vous recevoir et de célébrer la 55me assemblée de la Société jurassienne d'Emulation.

La joie que nous éprouvons de vous posséder pendant quelques heures est malheureusement assombrie par les tristesses de l'heure présente. Comment ne pas s'affliger à la vue du fléau qui fait gémir le monde entier ?

Au commencement du Ve siècle, ceux que les Grecs et les Romains appelaient Barbares, franchissaient le Rhin et le Danube et rendaient à ceux qui se disaient *civilisés* les coups qu'ils avaient reçus d'eux pendant plusieurs siècles. De l'an 447 à 454, pendant 7 ans, celui qu'on a surnommé *fléau de Dieu*, Attila, roi des Huns, ravagea impitoyablement l'Empire, d'Orient jusqu'aux Thermopyles, puis franchissait le Rhin à la tête d'une armée immense, détruisant les villes sur son passage et répétant que l'herbe ne pouvait croître là où son cheval avait passé ; puis, vaincu *dans les champs Catalauniques* (451), envahit l'Italie où Aquilée, Vicence, Padoue, toutes les villes de la Vénétie furent détruites ; il se préparait à attaquer Rome quand il fut arrêté par le pape St-Léon. Tous ces barbares ont-ils égalé les ruines que la civilisation moderne a déjà entassées, qu'elle se propose de multiplier encore? On peut se le demander. Tandis que les larmes des veuves, des orphelins, des pauvres coulent en abondance, les cathédrales gothiques, les plus beaux monuments dont les générations qui nous ont précédés ont été fières, continuent à s'écrouler sous les coups des barbares, le sang arrose le sol de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie, la mort guette ses victimes jusqu'au sein des nuages et les mers se transforment en cimetières. Et tandis que la mort célèbre ses orgies et que ses victimes se comptent par millions tout autour de nous, nous devons craindre, nous Suisses, qu'elle ne franchisse nos frontières, accompagnée de la peste et de la famine.

On me demandra peut-être: Comment pouvez-vous vous mettre en fête au milieu d'un pareil cataclysme? Je réponds: Nous ne sommes pas ici pour fêter ; nous, nous sommes réunis pour travailler, pour étudier, pour nous communiquer le fruit de nos études, pour chercher même, autant que nous le pouvons le remède aux maux dont souffre la Société.

Permettez-moi de vous désigner en premier lieu l'Eglise de J. C. Ces titres, comme les services qu'elle a rendus, sont burinés depuis bientôt 20 siècles sur le granit de l'histoire. L'Eglise, guidée par les enseignements qu'elle a reçus du Christ, a organisé la charité dans le monde romain qui en connaissait à peine le nom ; c'est

elle qui, en Europe et ailleurs encore, a fait disparaître l'antique barbarie, qui a fini par extirper du corps social ce cancer qui s'appelle l'esclavage, qui, tout en défrichant nos forêts, a reconstitué la famille, a multiplié les établissements hospitaliers et les refuges pour les enfants abandonnés, sans perdre de vue les pauvres captifs. Constamment elle a pris à tâche de protéger les faibles et d'assister les malheureux; elle s'est fait un devoir de prendre la défense, toutes les fois qu'elle a pu, des sujets contre les excès du pouvoir et si, peu à peu, les gouvernements ont pris des formes moins tyranniques et moins autoritaires, c'est à elle, surtout, que les peuples sont redevables de ce bienfait. Nous sommes donc en droit et nous avons par conséquent le devoir de saluer l'Eglise comme l'un des principaux médecins, pour ne pas dire le principal, appelés à guérir le monde des maux dans lesquels il se débat convulsivement.

J'ajouterai ici, puisque l'occasion m'en est fournie, que le clergé qui, tout en travaillant au bien être moral et matériel des nations, a tout fait pour dissiper les ténèbres de l'ignorance, nous a conservé les trésors littéraires et scientifiques de l'antiquité, qui est le créateur de ces foyers de lumière qui portent le nom d'Université, qui a toujours poursuivi un but identique à celui de la Sociéte d'Emulation, le clergé a sa place marquée, dans nos rangs qui lui sont largement ouverts. Nous ferons donc au clergé l'appel le plus sympathique.

J'ai parlé de l'un des médecins capables de tirer la Société malade de l'état dans lequel elle se trouve actuellement. Il y en a d'autres. Ce sont de bons gouvernements.

Les peuples alarmés par la gravité de la situation économique actuelle, prévoyant et redoutant les convulsions sociales qui suivront probablement la malheureuse guerre dont nous sommes les spectateurs attristés, désirent qu'un nouvel ordre social empêche le retour de pareilles catastrophes. Or, que nous faut-il pour guérir les plaies qui nous font souffrir, pour régulariser la situation économique, pour prévenir les perturbations sociales dont nous sommes menacés, pour éloigner le péril d'une nouvelle guerre ? Il nous faut de bons gouvernements.

J'appelle bons gouvernements ceux dans lesquels l'autorité et la liberté s'allient dans de justes et sages proportions, sans tomber jamais dans leurs abus qui sont la tyrannie et la licence. Sans doute la dose de l'autorité et celle de la liberté pourront et devront varier un peu selon le caractère des peuples. Quand à la forme même du gouvernement, monarchie, aristocratie, oligarchie, démocratie, elle

est loin d'avoir toute l'importance que les préventions populaires leur attribuent. L'aristocratie, qui fut la forme des républiques antiques, de Rome et de Carthage, et, dans les temps modernes, des républiques de Venise et de Gênes, qui sous sa nuance oligarchique a été connue de nos pères comme jadis des Athéniens, n'a plus la faveur des temps actuels. Celui qui toute sa vie a respiré l'air de la libre Helvetie n'est pas disposé à faire l'éloge de la monarchie. Je dis même que lorsqu'on voit tomber dans la fange un régime qui a sur sa conscience le martyre de la Pologne et l'oppression de tant de peuples divers, on est presque tenté de battre des mains. — Il ne s'ensuit pas que la monarchie soit toujours détestable, ni que la démocratie sache toujours se préserver des écarts. On a vu souvent s'épanouir dans la monarchie une belle efflorescence de libertés individuelles, communales ou provinciales, tandis que souvent, dans la république, l'oppression a fait gémir une partie du peuple souverain. Pendant huit cents ans, nos pères ont vécu sous le régime princier, sous ce régime qu'ils ont bien regretté quand ils se sont vus, en 1793, contraints de subir le joug de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, sous ce régime que des historiens plus passionnés que véridiques, n'ont pas craint d'appeler la tyrannie des princes-évêques de Bâle. Il n'y a qu'à consulter les cahiers de nos us et coutumes et les rôles de nos franchises pour constater que les habitants de l'Evêché jouissaient de libertés que nous pourrions peut-être regretter. Ce qui ne veut pas dire qu'il faudrait désirer le retour de ce vieux régime. Nos conceptions modernes et nos idées démocratiques ne le permettent plus.

En politique, j'accepte volontiers l'avis du poète anglais Pope qui a dit dans son *Essai sur l'homme*, lettre 3. — „Laissez les insensés se disputer sur les formes du gouvernement, le meilleur des gouvernements est celui où l'on est le mieux gouverné.“ — Cette vérité est loin d'être aussi banale qu'elle le paraît à première vue. Les hommes se paient de mots : autorité, liberté, fraternité, progrès, civilisation, droits de l'homme, peuple souverain, quand on a imprimé ces paroles, quand on les a criées sur les toits, on s'imagine que la patrie est sauvée. Les nations vivent de phrases. Si l'on me réduit en esclavage au nom de l'autorité ; si la liberté engendre la licence, ou si elle me met dans les fers ; si l'égalité consiste à broyer toutes les forces vives d'une nation ; si la fraternité conduit à la guerre civile ; si la civilisation n'abrite que des turpitudes ; si la démocratie devient de la tyrannie exercée par quelques ambitieux ou par un parti ; je dois déclarer que nous sommes la

dupe d'une affreuse comédie. Tous ces mots ne servent qu'à faire des dupes ou bien sont des marchepieds à l'usage des ambitieux. C'est ce qu'on voit derrière bien des manifestations dont nous sommes quelquefois les spectateurs.

Puissions-nous, dans notre belle Suisse républicaine, éviter tous ces excès et pratiquer sincèrement l'union et la charité.

L'union, qui est en tout temps la source du bonheur, nous est surtout nécessaire dans les temps orageux que nous traversons. L'union nous est recommandée par le pacificateur des Suisses, le bienheureux Nicolas de Flue, dont nous venons de célébrer le quatrième centenaire de la naissance. Semblables aux Suisses de l'an 1480, que de simples rivalités, des jalousies divisaient en deux camps prêts à s'entre-déchirer, nous nous laissons un peu trop entraîner par les sympathies que nous pouvons avoir pour l'un ou l'autre des peuples belligérants et nous nous exposons ainsi au danger d'aviver le feu des souffrances que la guerre nous fait subir. Au lieu de nous diviser, unissons-nous de plus en plus par les liens d'une étroite charité.

La charité, le peuple suisse la pratique à l'égard des malheureuses victimes de la guerre avec un empressement auquel les peuples de l'Europe se plaisent à rendre hommage. Pratiquons là de la manière la plus large et la plus efficace entre les fils d'une même patrie. La charité fraternelle est d'autant plus nécessaire que notre pays se trouve en face de difficultés économiques les plus redoutables. C'est bien le cas de répéter : Aimons-nous les uns les autres.

Et maintenant, permettez-moi de vous donner encore un court aperçu de l'activité de notre section pendant l'année qui vient de s'écouler. Outre les belles conférences données par M. le professeur Guerne sur l'industrie de la soie et celle de M. le commandant Joray sur le corps des cadets du collège de Delémont de 1837 à 1854, notre section a grandement secondé la direction du Musée jurassien, créé en 1910, grâce à l'appui financier régulier de la municipalité et de la bourgeoisie de Delémont et de quelques communes du Jura. Si je me permets de vous en parler aujourd'hui, c'est que la création du Musée jurassien a été une des premières préoccupations de la Société d'Emulation. En effet, en juin 1847, à l'assemblée générale, il a été question de cette création. Voici ce qu'on lit dans les actes de 1847, page 19.

„ Vous avez favorablement accueilli en mai 1847, la proposition d'un sociétaire, M. le conseiller d'Etat Stockmar, relative à la création d'un Musée jurassien, idée grande et belle, digne de la

tête puissante qui l'avait conçue. En effet, Messieurs, un *Musée jurassien* comme vous l'avez compris, c'est plus qu'une bibliothèque diplomatique, qu'une simple collection jurassienne, c'est un Panthéon élevé aux gloires du Jura, où tous les hommes marquants dont le pays s'honore, artistes, poêtes, historiens, guerriers seront représentés autant que possible pour leurs attributs distinctifs; *où les épées* de Neigre et de Comman, seraient suspendues aux mêmes parois que les *aquarelles* de Juillerat et les *gravures* de Pelée de Courtedoux, où la *physique* et *Wilhelmine* de Béguelin; *les œuvres médicales* de Jean Prévot de Delémont brilleraient sur les mêmes rayons que *la théologie* de Gobat, moine de Lucelle et le *nouvel Emile* de Delanoue. Si jusqu'à ce jours vous n'avez pas pu réaliser ce plan dans toute son étendue, vous avez du moins avancé cette œuvre patriotique. Dernièrement vous avez appelé l'attention des sociétaires sur les *autograghes* dont le recueil est plus facile et non moins essentiel.“ — Ce n'est donc que 63 ans plus tard, en 1910, que la création d'un Musée jurassien a pu se réaliser. Ce musée est créé, il a une existence légale, il est inscrit au registre du commerce. Malheureusement la guerre a empêché la ville de Delémont de lui procurer les locaux nécessaires. Cette question sera reprise après la paix. En attendant le classement des richesses que ce musée renferme, la section de Delémont continue à lui consacrer tout son zèle. L'inventaire des objets qu'il renferme accuse une valeur de plus de 80,000 fr. Cette création est donc digne des efforts de toute la Société d'Emulation, comme l'avait si bien compris l'Assemblée de 1847.

Cela dit, je déclare ouverte le 55e assemblée de l'Emulation.